

À Fort-de-France les statues ne meurent pas¹

Anny Dominique Curtius *University of Iowa*

Abstract

First, the acts of vandalism that have been perpetrated against the statues of Empress Joséphine, Victor Schoelcher and Théodaure Baude in Fort-de-France, then the bust of Mahatma Gandhi offered by the Government of the Republic of India to the City of Fort-de-France, and finally the project of renovation of the park la Savane in Fort-de-France are the three parameters that sustain this analysis on the various strategies used to remember and reclaim a forgotten and suppressed history and criticize the power of an imposed official French colonial History in the city of Fort-de-France. This article contends that the mutilations and degradations committed against these statues as well as the addition of new statues in Fort-de-France constitute an historical discourse that reshapes them as significant political places of memory. These lieux de mémoire in turn create a constructive dialogue between an official History and concealed local histories, and fill in the holes of a colonial memory.

Résumé

Les actes de vandalisme perpétrés sur les statues de l'Impératrice Joséphine, Victor Schoelcher et Théodaure Baude à Fort-de-France, le don du buste du Mahatma Gandhi par le gouvernement de la République de l'Inde à la ville de Fort-de-France et le projet de rénovation de la Savane de Fort-de-France, sont les trois paramètres à partir desquels cet article propose d'examiner comment les divers retours sur mémoire sont effectués dans l'espace urbain foyalais. Ces mutilations et détériorations de statues ainsi que ces initiatives d'édification d'autres statues sont les inscriptions d'un discours historique qui reconfigure ces statues en tant que hauts lieux politiques de mémoire, afin de faire dialoguer l'histoire officielle et les non-histoires et combler les trous de la mémoire historique.

'Les héros d'autrui ne sont pas les nôtres, nos héros par force sont d'abord ceux d'autrui'.² C'est ainsi qu'Édouard Glissant conclue la section 'Carifesta 1976' du *Discours antillais* dans laquelle il explique l'absence de grandes figures populaires et l'adoption de héros victorieux dans la Caraïbe – et plus particulièrement en Martinique – comme une conséquence de la querelle entre Histoire et non-histoires. Selon Glissant, 'la conscience antillaise est balisée de barrières stérilisantes, parce que la mémoire historique est raturée, parce que l'histoire est vécue comme une névrose et que le temps antillais est stabilisé dans le néant d'une non-histoire imposée'. Il poursuit en disant que 'l'histoire en tant que conscience à

Keywords

Fort-de-France
Impératrice Joséphine
Victor Schoelcher
Théodaure Baude
Mahatma Gandhi
la Savane
statue
lieux de mémoires
statut
Martinique

1. Ce titre rappelle sans aucun doute celui du film d'Alain Resnais et Chris Marker, *Et les statues meurent aussi*. Toutefois, on remarquera que la thématique qui sera ici analysée et les contextes géographique et historique ne sont pas les mêmes que ceux du film de Marker et Resnais.
2. Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris: Seuil, 1981, p. 136.

3. Édouard Glissant, op. cit., p. 133.
4. Les articles 1 et 2 du décret n° 2006-388 du 31 mars 2006 stipulent que des cérémonies seront organisées 'à Paris et dans chaque département métropolitain à l'initiative du préfet ainsi que dans les lieux de mémoire de la traite et de l'esclavage'.
5. <http://portal.unesco.org>

l'œuvre et l'histoire en tant que vécu ne peuvent être l'affaire des seuls historiens' et à ce titre, 'la littérature doit fouiller la mémoire historique à partir de traces latentes repérées dans le réel et ce, pour rétablir la chronologie tourmentée de la non-histoire'.³

Reconsidérant cette invite de Glissant à faire participer la littérature à l'écriture de l'Histoire, je propose de m'interroger sur la façon dont les Martiniquais s'engagent dans ce dynamisme. En d'autres termes, quel regard posent-ils sur les événements douloureux du passé et comment élaborent-ils un dialogue constructif entre le silence qu'impose une mémoire de l'esclavage empêchée et manipulée et une affirmation de soi, une agentivité qui découle d'un devoir de mémoire effectué de manière apaisée et créative?

Depuis les commémorations du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage qui ont marqué l'année 1998, on a vu plusieurs mesures concrètes prendre le relais de ces célébrations et s'inscrire dans la logique d'une volonté de dépister dans les souvenirs traumatisants, le potentiel apte à réorienter les projets de devenir identitaire des communautés qui ont été affectées par l'esclavage. On peut citer, entre autres, la Loi française 2001-434 du 21 mai 2001 qui reconnaît la traite et l'esclavage en tant que crime contre l'humanité; la décision des Nations unies de déclarer 2004, année internationale de commémoration des luttes contre l'esclavage et de son abolition. Plus récemment, le 30 janvier 2006, à Paris, le président Jacques Chirac annonçait que le 10 mai serait désormais la date officielle de la commémoration annuelle de l'abolition de l'esclavage en France métropolitaine.⁴ Il confiait par ailleurs à Édouard Glissant, la 'présidence d'une mission de préfiguration d'un Centre national consacré à la traite, à l'esclavage et à leurs abolitions', centre auquel est associé le Comité pour la Mémoire de l'Esclavage que préside Maryse Condé. Chirac soulignait également que ce Centre devra 'témoigner symboliquement de la capacité de la nation à se rassembler au-delà des polémiques nées de la concurrence des mémoires'. En janvier 2006, l'équipe du E.I.F.R.E (Festival Itinérant du Film pour la Réparation de l'Esclavage) lançait un appel à candidature de scénarios de courts métrages pour inviter les réalisateurs et le public à s'exprimer sereinement sur la problématique de la réparation liée à l'esclavage. Le 10 mai 2007, la chaîne publique France 3 souligne cette commémoration en diffusant pour la première fois à la télévision en France, à heure de grande écoute, une fresque historique, *Tropiques amers* de Jean-Claude Flamand-Barney, relatant en 5 épisodes la traite et l'esclavage en Martinique au XVIII^e et XIX^e siècles. Enfin, un Musée international de l'esclavage a été inauguré le 23 août 2007 à Liverpool, à l'occasion de la Journée internationale du souvenir de la traite négrière et de son abolition (23 août) proclamée par l'UNESCO en 1997, pour remémorer l'insurrection des esclaves en Haïti dans la nuit du 22 au 23 août 1791.⁵

Mais parallèlement à ces événements internationaux, les actes de vandalisme que subirent trois statues situées à Fort-de-France en Martinique et l'érection d'autres statues offrent matière à réflexion. En tant que schémas idéologiques spécifiques chargés d'émotivité et de combativité, ces actes de vandalisme témoignent d'une prise en charge complexe des traces douloureuses de l'esclavage et de la colonisation et constituent un terrain

fertile pour repenser la façon dont les auteurs de ces actes de vandalisme invitent à 'faire mémoire'⁶ de l'esclavage. Ces statues sont celle de l'Impératrice Joséphine, celle de l'abolitionniste Victor Schœlcher, qui contribua à faire adopter le décret sur l'abolition de l'esclavage qu'il soumit à l'Assemblée en 1848 et qui fut approuvé la même année, puis le buste de Théodore Baude érigé pour que l'on se souvienne de ses nombreuses actions pour le développement du tourisme en Martinique et la protection des sites et des monuments historiques. La dernière statue qui nous interpelle est celle du Mahatma Gandhi. Elle n'a pas été vandalisée, mais elle joue un rôle particulier dans la redéfinition de l'espace urbain postcontact foyalais qu'il conviendra plus loin de réévaluer.

La statue décapitée de Joséphine n'est plus un mystère pour personne. Mutilée en septembre 1991 et restée dans cet état jusqu'à aujourd'hui, elle est peut-être la statue de Fort-de-France la plus visitée et photographiée.

C'est la première statue à avoir été installée à Fort-de-France. Elle est érigée en août 1859 au milieu de la Savane (grand jardin situé face à la baie de Fort-de-France) à l'endroit où Joséphine et sa fille Hortense auraient frôlé la mort en 1790 au cours des bombardements de la ville de Fort-de-France. L'aménagement du jardin, l'agencement des rangées d'arbres, de bancs, de lampadaires, la construction de l'allée principale menant au monument ont été faits suivant la logique haussmannienne. De plus l'inauguration s'est déroulée en grande pompe durant plusieurs jours, et les gouverneurs de Martinique, de Guadeloupe et autres personnalités venues des îles anglaises et danoises étaient présents.⁷ Des travaux de réaménagement de la Savane furent entrepris, et en 1974, la statue est déplacée du centre vers un coin de la Savane, non loin de la préfecture et de la Bibliothèque Schœlcher. Ce déplacement fut une source de polémique⁸ entre ceux qui saluaient le geste de Césaire, alors maire de Fort-de-France et ceux qui déploraient le détronement d'une figure historique prestigieuse. La tête coupée n'est donc plus dirigée, comme elle était représentée à l'origine, vers La Pagerie aux Trois-Ilets dans le sud de l'île, lieu de naissance de Joséphine et lieu où d'aucuns auraient souhaité voir déplacer la statue. Elle tient à la main un médaillon sur lequel figure un profil de Napoléon (Figure 1), et sur la face frontale du piédestal, un bas-relief représente le couronnement de Joséphine à Notre-Dame de Paris. Sur un autre côté du piédestal une inscription énonce qu'en 'l'an MDCCCDVIII Napoléon III régnant, les Martiniquais ont élevé ce monument en l'honneur de l'Impératrice Joséphine née dans cette colonie' (Figure 2).

Depuis septembre 1991, des inscriptions en créole à la peinture rouge exigeant le respect (Figure 2) pour le 22 mai (date de l'abolition de l'esclavage et de sa commémoration en Martinique), et identifiant l'esclavage comme crime contre l'Humanité couvrent le piédestal et un panneau sur Joséphine, situé à côté de la statue (Figure 3).

Cette peinture rouge qui fait bien entendu référence au sang coulant de la tête décapitée, rappelle sans aucun doute celui des victimes de l'esclavage. Cette décapitation de la statue de Joséphine, symbolique de celle de Marie-Antoinette et, par extension, de Napoléon, redéfinit sensiblement l'espace urbain foyalais, mais prend de toute évidence la forme d'un retour sur mémoire. Même si elle est souvent la cible de divers types

6. Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris: Seuil, 2000, p. 106.

7. *Sur la Savane. Chroniques d'un haut lieu foyalais*, p. 18

8. La chanson satirique populaire de Guy Méthalie, *Yo déplacé Joséphine* (On a déplacé Joséphine) a bien fait état de cette polémique.



Figure 1

9. Aimé Césaire, *Nègre je suis, nègre je resterai*. Entretiens avec Françoise Vergès. Paris: Albin Michel, 2005, p. 10.

de détériorations passagères – à cet effet, on peut mentionner qu'en 1998, lors des commémorations du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage, la statue avait été habillée de noir – la tête décapitée et le sang/la peinture rouge, actualisent en permanence le message politique et idéologique que nous renvoie ce geste symbolique. Il faut souligner que quoiqu'une nouvelle tête ait été commandée, la statue n'a jamais été restaurée, et ni les inscriptions en créole, ni la peinture rouge maculant la statue n'ont été enlevées. Aussi, lorsque Françoise Vergès déclare à tort que 'nul ne cherchait plus à remplacer [l]a tête de [Joséphine] car elle était chaque fois enlevée la nuit suivante',⁹ il faut se demander s'il n'y a pas ici perpétuation d'un certain mythe à propos de cet acte de mutilation.

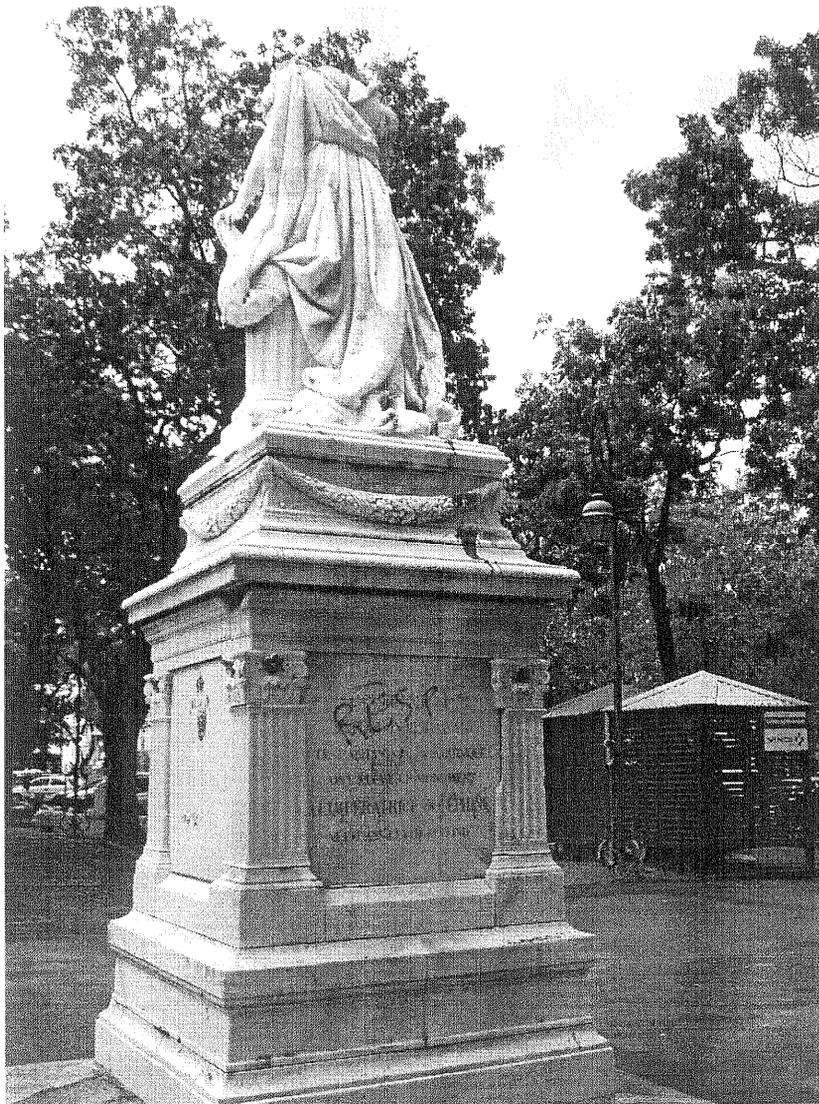


Figure 2

La mutilation de la statue de Victor Schoelcher a moins attiré l'attention, d'une part parce qu'elle est située dans une rue moins fréquentée que le secteur de la Savane, mais aussi parce que, à moins de s'en approcher et de l'observer avec soin, cette main coupée ne capte pas forcément le regard des passants comme c'est le cas pour la tête de Joséphine.

C'est le 22 septembre 1904 à l'occasion du centenaire de la naissance de Schoelcher qu'une statue fut élevée en son honneur dans la future cour du palais de justice de Fort-de-France, construit deux ans après l'installation de la statue. Sur cette statue, la deuxième installée à Fort-de-France après celle de Joséphine, Schoelcher est représenté penché sur un enfant esclave récemment libéré, dont on peut voir les chaînes brisées qu'il portait aux mains. Il semble le guider sur la voie qui mène à l'éducation et la



Figure 3

citoyenneté, et en signe de gratitude cet enfant lui envoie un baiser. Sur le socle de la statue, on peut lire: 'À Schœlcher, 1804–1893, nulle terre française ne peut plus porter d'esclaves'.

Quant au Martiniquais Théodore Baude, titulaire de diverses distinctions françaises et étrangères, il fut l'un des pionniers de la recherche historique à la Martinique et le représentant de la Martinique aux Expositions Universelles de Marseille (1922) et de Vincennes (1931). Il fit aménager par ailleurs plusieurs circuits touristiques, posa des plaques commémoratives et érigea des monuments. C'est sous son initiative que la statue de Pierre Belain d'Esnambuc, flibustier puis capitaine de vaisseau qui prit possession de la Martinique pour le Roi de France en 1635, fut érigée sur la Savane face à la baie de Fort-de-France, et ce à l'occasion du tricentenaire du rattachement de la Martinique à la France en 1935. Baude étant un actif promoteur de l'expansion française aux Amériques, il n'est pas vain de souligner qu'il publia en 1942 un ouvrage intitulé *d'Esnambuc ou la lente réparation d'un injuste oubli*. Le buste représentant un profil de Baude face à la mer, fut érigé dans les jardins attenants à l'Office du Tourisme et inauguré le 7 juin 1957 afin de 'rappeler ses actions en faveur du développement du tourisme en Martinique et de la protection des sites et des monuments historiques'. L'inscription figurant sur le socle du buste annonce: À Théodore Baude, commandeur de la Légion d'Honneur.



Figure 4

écrivain, historien, qui servit passionnément le prestige de sa petite et grande patrie, ses amis reconnaissants (1866–1949).¹⁰

Comme on peut le constater d'après cette photo prise en juin 2007, le buste de Baude ne présente ni détériorations ni mutilations du type de celles que l'on observe sur les statues de Joséphine et de Schoelcher. Selon Marie Michèle Dorin et Thierry Nérestan, 'le buste [de Baude] fut détérioré dans des conditions que nous n'avons pas pu éclaircir aux environs de l'année 1992. La tête a pu être préservée et une remise en état serait envisagée pour que son souvenir ne s'efface pas à tout jamais de nos mémoires'.¹¹ Si les auteurs semblent indiquer que des circonstances troublantes entourent l'acte de la détérioration, ils n'en fournissent pas de description détaillée et la photo qui figure ci-dessus ne peut révéler s'il y

10. *Statues et bustes de Fort-de-France*, 1996, p. 10.

11. *Statues et bustes de Fort-de-France*, 1996, op. cit.

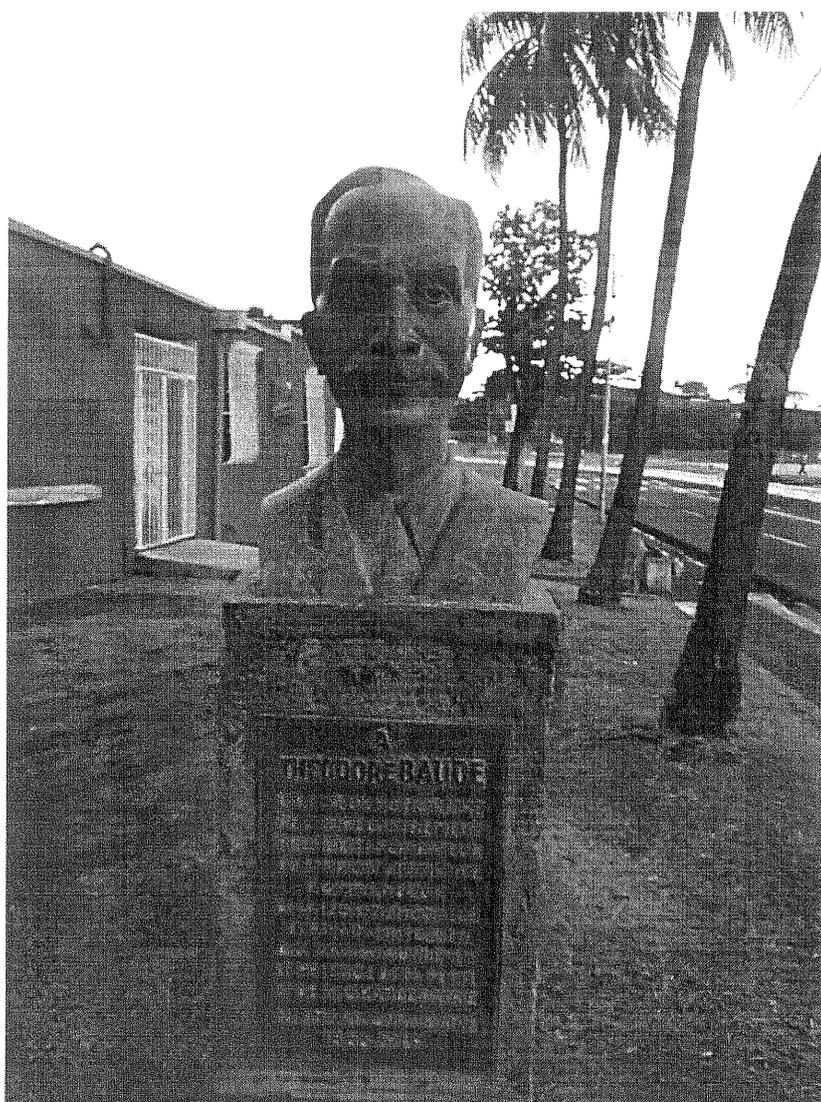


Figure 5

eut ou non rénovation du buste comme cela était envisagé. En revanche, selon des témoignages qui m'ont été rapportés, en novembre 2006 une chaîne cadenassée entourait le cou et un chapeau de paille avait été posé sur la tête. Comme le révèle la photo, ces dégradations ont aujourd'hui disparu. De ce fait, compte tenu de l'ambivalence qui entoure la particularité des détériorations de 1992, du caractère épisodique des autres détériorations mentionnées ci-dessus, j'opterai pour l'utilisation du terme 'mutilation' en ce qui à trait aux statues de Joséphine et de Schoelcher et de celui de 'détérioration' pour le buste de Baude. Dans cette problématique sur le partage des mémoires dans le contexte foyalais, ces termes n'ont pas la même valeur parce qu'ils identifient chacun des manifestations différentes de crise en réaction à des périodes historiques mal assumées. Pour le buste de Baude, la date de la première détérioration est significative. On se

souvent que 1992 est l'année du cinq-centième anniversaire de l'arrivée des Européens aux Amériques. Or rappelons que Baude, actif défenseur de la présence française en Martinique, a joué un rôle de premier plan dans l'installation de la statue en l'honneur de d'Esnambuc sur la Savane, et obtenu du gouvernement français l'application à la Martinique du décret sur la protection des sites et des monuments historiques. Inscrivant la 'découverte' de Christophe Colomb au miroir de celle de d'Esnambuc, la détérioration du buste de Baude ne vise pas directement le principal acteur d'une période historique mal assumée dans les consciences. En vandalisant le buste de Baude, on vandalise par détour la statue de d'Esnambuc, mais il y a aussi repositionnement par rapport à deux dates-querelles, parce qu'elles renvoient à un passé (1492) que l'on a du mal à vénérer et repenser sereinement cinq cents ans plus tard, en 1992, dans le contexte de célébrations.

Dix-neuf-cent quatre-vingt-douze, c'est aussi l'année où la statue de Joséphine a été classée monument historique, donc un an après la décapitation. Ainsi, le fait que l'on dégrade la même année celle de Baude qui fit appliquer en Martinique le décret de la protection des sites et des monuments historiques, invite à établir un lien logique entre ces deux actes de vandalisme. Toutefois, dans la psychologie collective, Baude n'occupe pas le même champ de mémoire que Joséphine et Schoelcher. Belain d'Esnambuc, Baude et l'expansion territoriale française sont certes un point de départ capital dans l'articulation d'un discours critique pour combattre l'oubli, et sur le partage des mémoires, mais Joséphine et Schoelcher prennent sensiblement le relais de Belain d'Esnambuc et de Baude et sont de la sorte plus présents dans le temps et plus chargés de signes que l'on peut soumettre à un besoin pressent de mémoire.

En général, Joséphine inspire l'indifférence totale ou le mépris à une majorité de Martiniquais qui l'associent au rétablissement de l'esclavage en 1802. Pourtant, aucun texte historique ne prouve que Napoléon a rétabli l'esclavage dans les colonies sous l'impulsion de Joséphine qui aurait souhaité maintenir le système esclavagiste et préserver ainsi le pouvoir de générations de propriétaires d'esclaves dont elle était issue. Dans le cas de Schoelcher, il est plutôt une figure emblématique qui n'évoque pas le mépris mais cristallise à la fois les discours abolitionnistes et assimilationnistes dans leur complexité. Il est donc significatif de tisser un lien intrinsèque entre ces statues et ce buste – même s'il ne porte plus aujourd'hui aucune trace visible de dégradation – parce qu'elles font toutes les trois référence aux périodes de la conquête, de l'esclavage, de la colonisation, de la libération et de l'assimilation. Si on imagine les tactiques de ceux qui les ont vandalisées, on peut revoir comment ces périodes qui engluent à divers degrés la mémoire historique martiniquaise ont pu être déterminantes dans le choix des statues qu'il fallait symboliquement détériorer et mutiler.

Dans *Le Discours antillais*, Glissant observe que si en Martinique on se demande encore si Toussaint Louverture est le héros d'autrui et si Schœlcher est le 'vrai' héros des Martiniquais, c'est parce que le déracinement auquel on les soumet se vit encore de manière profonde et consternante.¹² Rappelons que Schoelcher a été président de la Commission d'abolition de l'esclavage, sous-secrétaire d'État au Ministère de la Marine

12. Édouard Glissant.
op. cit., p. 136.

13. Du 17 au 19 mai 2004, à l'occasion de la commémoration du bicentenaire de la naissance de Schoelcher, le Conseil Général de la Martinique a organisé, à la Bibliothèque Schoelcher, un colloque intitulé *Schoelcher un homme d'aujourd'hui*.
14. En plus de la statue, il existe en Martinique plusieurs rues, un lycée, une bibliothèque et une ville qui portent le nom de Schoelcher. En outre cette chanson populaire a été choisie comme le titre et la chanson du générique du film de Jean Lehérissey, *La montagne est verte*, qui rend d'ailleurs hommage à Schoelcher.
15. 'Vision et prévision du 22 mai par Victor Schoelcher', communication présentée lors du colloque de mai 2004, Bibliothèque Schoelcher, *Victor Schoelcher un homme d'aujourd'hui*. Darsières n'indiquait pas les dates exactes de cet événement, mais il faut préciser que Michel Grollemund fut préfet de Martinique de 1961 à 1963.

et des colonies, et membre du gouvernement provisoire après la Révolution de 1848. Il fut élu député de la Guadeloupe et de la Martinique en 1848, mais préféra représenter la Martinique, où se trouvait le siège du Gouvernement général des Antilles françaises. Il fut également membre influent de la Société Française pour l'Abolition de l'Esclavage, sénateur, et reconnu par la IV^e République, en 1949, comme l'un des pères fondateurs de l'Union française, et ce lors du transfert de ses cendres au Panthéon. En 1883, il fit don de sa bibliothèque à la Martinique et le bâtiment de la Bibliothèque Schoelcher, situé à quelques mètres de la statue de Joséphine, est inauguré en 1893, année de la mort de Schoelcher. En 1883, il fait aussi don d'une collection de sculptures et d'objets d'art afin d'établir en Guadeloupe, à Pointe-à-Pitre, un musée qui deviendra le Musée Victor Schoelcher, le 21 juillet 1887, date de son inauguration. Son engagement en faveur de l'abolition de l'esclavage et pour la promotion 'd'une politique d'assimilation des droits politiques des citoyens des colonies à ceux de la France', marque le début du Schoelchérisme en Martinique et Guadeloupe en 1848. Aux lendemains de l'abolition de 1848, il faut considérer le Schoelchérisme à la fois comme un mythe et un mouvement politique où les partisans adulent l'abolitionniste et revendiquent sa philosophie, ses idées républicaines, principalement la notion d'émancipation des anciens esclaves, pierre angulaire du décret d'abolition. Dans ce contexte, la chanson populaire *La montagne est verte* contribue sensiblement au développement du Schoelchérisme en tant que mythe qu'on ne saurait vraiment croire obsolète aujourd'hui.¹³ Les paroles de *La montagne est verte* le campent indéniablement dans sa position d'émancipateur,¹⁴ d'une sorte de messie venu d'une autre contrée sauver les peuples esclaves: 'Avec sa plume dorée, il a tracé le bonheur de ses enfants. [...] La montagne est verte, les Schoelchéristes, la montagne est verte. [...] Schoelcher doit briller comme une étoile à l'Orient. [...] Gloire à Schoelcher qui nous apporte l'abolition de l'esclavage'. On ne saurait toutefois faire abstraction des divers courants d'opposition au Schoelchérisme articulés par l'un de ses principaux rivaux politiques, Cyrille Bissette, par les planteurs terrifiés à l'idée, aux lendemains de l'abolition, de perdre soudain leur richesse et leur influence sur la presse, par le clergé, ou encore par l'administration coloniale qui craignait que les idées de Schoelcher ne soient matière à déstabiliser l'ordre colonial. À cet effet, il est opportun de mentionner que lors d'une conférence dédiée à Victor Schoelcher, feu Camille Darsières, avocat et figure importante de la politique martiniquaise et du P.P.M (Parti Progressiste Martiniquais), observait que le Préfet Michel Grollemund recommanda à Louis Adrassé, Président du Cercle Victor Schoelcher, d'annuler une manifestation traditionnelle prévue au pied de la statue de Schoelcher, sous peine de sanction. Darsières ajoutait que ce préfet voulut intimider Louis Adrassé en lui faisant part de son droit d'appliquer un décret du 15 octobre 1960 permettant aux préfets d'outre-mer de procéder discrétionnairement à des expulsions de tout fonctionnaire dont le comportement semblait de nature à troubler l'ordre public.¹⁵

Sous cet angle, je propose d'articuler deux types de lecture de la mutilation de la statue de Schoelcher. D'une part, couper la main libre de la statue, c'est inscrire aux côtés de la figure magistrale de Schoelcher, le martyr d'autres héros comme les esclaves et les nègres marrons.

La mutilation, punition infligée à l'esclave fugitif, selon l'article XXXVIII du Code Noir, est ici signe d'une épistémologie de l'héroïsme des esclaves et des marrons réduits à de simples figures silencieuses de l'histoire. C'est donc l'héroïsme refoulé qui est mis en exergue dans cet acte de vandalisme, et dans cette optique, on ne peut s'empêcher d'établir un parallèle entre la main coupée de Schoelcher et la tête coupée de Joséphine. En effet, l'inscription créole, 'Ba ich Telga' [pour les enfants de Telga] qui figura également pendant quelque temps sur le socle de la statue de Joséphine, est révélatrice.

Louis Telgard ou Telga ainsi qu'Eugène Lacaille sont les cerveaux de l'insurrection du Sud de la Martinique en 1870 qui mobilisa un nombre important d'hommes et de femmes – surnommées les pétroleuses –, d'ouvriers agricoles, de petits artisans du Sud de la Martinique, de travailleurs africains, les 'Congos' engagés en Martinique après 1848, et dont les objectifs sont une réforme agraire qui consisterait en un partage des terres entre les paysans pauvres et la fin des privilèges des grands propriétaires terriens békés. Pour Telgard et Lacaille, ce soulèvement avait aussi pour but de suivre l'exemple de la révolution haïtienne en infligeant un châtement aux blancs les plus racistes, en expulsant les propriétaires békés, en faisant scission avec la France et en mettant en place les autorités nouvelles d'une République Martiniquaise. Cette insurrection massive est donc une lutte contre toutes les formes d'exploitation que subissent les masses paysannes à l'époque et la naissance d'une rupture avec la France et d'un sentiment indépendantiste. La révolte fut sévèrement réprimée, Lacaille fut condamné à mort et Telgard n'ayant pas été arrêté par les autorités, aurait trouvé refuge à Sainte-Lucie.¹⁶

Cet hommage à Louis Telgard sur le socle de la statue de Joséphine dialogue avec ma première analyse de la main coupée de Schoelcher dans la mesure où les deux actes remplissent les silences de l'Histoire officielle et installent les actes héroïques des esclaves, des marrons et d'autres figures importantes de révoltes post-esclavagistes, à l'avant-scène d'une histoire à récrire. On observera également que la 'décapitation' de Joséphine rappelle certes la Révolution française et les exécutions de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mais qu'elle renvoie aussi symboliquement au contexte de la décapitation, punition extrême de l'esclave, lorsqu'il s'enfuyait ou tuait le maître.¹⁷

Sur le site du Centre Régional de Documentation Pédagogique de la Martinique, l'entrée consacrée au Schoelchérisme signale un aspect qu'il convient de noter dans le cadre d'une deuxième lecture de la main coupée de la statue. Élaborant sur les ennemis de Schoelcher, on lit ce qui suit:

... les ennemis de Schoelcher voyaient 'la main' de l'abolitionniste, athée et franc-maçon, derrière tous mouvements politiques et sociaux de type républicain, se manifestant dans les colonies.¹⁸

La métaphore de la main de Schoelcher évoquée dans ce texte du CRDP est aussi présente dans la communication de Camille Darsières mentionnée précédemment. En effet selon Darsières, aucun des décrets sur l'abolition de l'esclavage initiés par Schoelcher puis signés les 4 mars et 27 avril 1848, ni ceux datant également de 1848 ayant trait à l'instruction

16. Armand Nicolas. *Histoire de la Martinique, 1848-1939*, Tome 2, pp. 78-103.

17. *La Última Cena*, film historique de Tomás Gutiérrez Alea retrace d'ailleurs fort bien comment à Cuba, au XVIII^e siècle, douze esclaves qui ont refusé de travailler le Vendredi Saint ont eu la tête tranchée et hissée sur des piquets.

18. <http://www.crdp.ac-martinique.fr/productions/complements/manuels/schoelcherisme.htm>

publique, ne pouvaient comporter la *signature* (je souligne) de Schoelcher, 'parce que c'étaient des Actes du gouvernement provisoire et qu'il [Schoelcher] n'en était pas'. Toutefois, selon Darsières, 'l'histoire orale voit en chacun [de ces actes et décrets] la pensée et la main de Schoelcher'. Ainsi, aussi bien dans le texte du CRDP, que dans celui de Darsières, l'influence de Schoelcher, qu'elle fût réelle ou imaginée tant du côté de ses ennemis que des adeptes de ses idées, pose incontestablement la question de la légitimité des commémorations pour Schoelcher.

Dans cette deuxième lecture de la mutilation de la main de la statue, Schoelcher apparaît comme cette figure manipulatrice et gênante trop célèbre pour ses initiatives abolitionnistes et trop influente dans ses désirs de voir anciens esclaves et anciens maîtres travailler à la transformation d'anciennes sociétés esclavagistes en nouvelles terres de progrès et de liberté par le biais de profondes mutations politiques et sociales. Lorsque l'on considère les positions des détracteurs et des admirateurs de Schoelcher, il demeure celui dont la *main* – on comprendra ici les initiatives, l'influence, le pouvoir d'action – déstabilise définitivement l'ordre esclavagiste, réduit au silence l'héroïsme des esclaves et des marrons, menace l'ordre colonial et influence l'opinion politique. Il incarne somme toute la naissance d'un processus d'assimilation complexe qui se poursuivra avec la départementalisation de 1946 pour s'étendre dans les myriades de dynamiques statutaires accordées aux anciennes colonies. Les quatre vieilles colonies sont des DOM (Département d'outre-mer) mais aussi des ROM (Région d'outre-mer). Par ailleurs, lors du référendum du 7 décembre 2003 où l'on demandait aux Martiniquais et aux Guadeloupéens de se prononcer pour ou contre la création d'une collectivité territoriale (CT) qui se substituerait au département et à la région, c'est le non qui l'a emporté. Les populations de Saint-Martin et Saint-Barthélemy ont quant à elles opté pour devenir des collectivités d'outre-mer hors du DOM-ROM de Guadeloupe. Elles conservent de ce fait des privilèges douaniers et fiscaux et jouissent de systèmes de protection sociale différents de celui de la Métropole. Il faut aussi ajouter qu'au sein de l'Union européenne les DOM-ROM sont qualifiés de régions ultrapériphériques.

La statue mutilée de Schoelcher est donc ce réceptacle d'où jaillissent complexité statutaire et problématique identitaire en Martinique, car elle invite à faire converger les discours, les vœux, les crispations des descendants de maîtres, des descendants d'esclaves, des indépendantistes, des partisans de la départementalisation lorsqu'il convient de repenser le devenir de l'île. À cet effet, il est important de remarquer qu'en examinant la position géographique des Antilles, Schoelcher, l'abolitionniste et le promoteur de l'assimilation des droits politiques des citoyens des colonies à ceux de la France, prévoyait la création de républiques indépendantes des métropoles européennes.

[E]n regardant sur la carte où on les voit presque se toucher, on est pris de la pensée qu'elles pourraient bien un jour constituer ensemble un corps social à part dans le monde moderne, comme les îles Ioniennes en formèrent un autrefois dans le monde ancien. Petites républiques indépendantes, elles seraient unies confédérativement par un intérêt commun et auraient une marine, une industrie, des arts, une littérature qui leur seraient propres. Cela

ne se fera peut-être pas dans un, dans deux, dans trois siècles, il faudra auparavant que les haines de rivalité s'effacent pour qu'elles s'unissent et s'affranchissent toutes ensemble de leurs métropoles respectives; mais cela se fera parce que cela est naturel.¹⁹

Pour reprendre l'axe de réflexion que nous propose Pierre Nora²⁰ sur les lieux de mémoire, on voit ici comment le besoin de mémoire est aussi besoin excessif d'histoire. Sous cet angle, toute une dynamique créatrice sous-tend ces actes de vandalisme qui n'ont jamais été revendiqués. Autrement dit, faute de disposer de lieux symboliques significatifs qui permettent de dialoguer sereinement avec l'histoire de la traite, de l'esclavage et de la colonisation, il faut que les statues soient vandalisées et reconfigurées en tant que lieux politiques de mémoire. À la fois signes glorieux pour la nation française, et douloureux pour la société martiniquaise qui gère par de multiples détours son contact avec la Caraïbe, la métropole et l'Europe, ces statues doivent passer à l'état de non-lieux lorsqu'il s'agit de réaliser le devoir de mémoire.

Autrement dit, ces statues sont désacralisées pour devenir des non-lieux, c'est-à-dire des symboles, qui fournissent quotidiennement – dans le cas des statues de Joséphine et de Schoelcher – un excédent de preuves d'un besoin de dialogue avec l'histoire. Joséphine est située à quelques mètres d'un haut lieu, la Préfecture, qui fixe symboliquement la République française dans l'espace urbain foyalais. Décapitée, et aussi souillée de peinture rouge, la République est alors offensée, parce qu'elle n'est pas respectée, mais aussi parce que l'Impératrice des Français est vilipendée. Je considère ces statues comme des non-lieux parce que leur dimension esthétique étant bousculée, elles rentrent de plain-pied dans un entre-deux, une zone flottante, ambivalente, où le message officiel qu'elles sont censées porter est agressé, raturé, menacé ou encore mis en concurrence avec un autre message oppositionnel qui se veut porteur d'un autre sens. Dans le cas de la statue de Joséphine, rappelons-nous qu'elle a été classée monument historique en 1992, un an après l'acte de vandalisme. Quel message et surtout quelle histoire sont ainsi célébrés en 1992? Est-ce l'histoire 'des habitants de la Martinique qui ont élevé ce monument à l'Impératrice née dans cette colonie' comme il est *officiellement* écrit sur le socle de la statue? Est-ce la non-histoire des habitants de ce DOM-ROM qui dé-canonisent la statue en exigeant en créole, à la peinture rouge, '*respé ba Martinik, respé ba 22 mé*' [respect pour la Martinique, respect pour le 22 mai]? (Figure 2) Serait-ce les deux à la fois?

Comme je l'ai déjà souligné, ces actes de vandalisme appellent à pointer du doigt les mythes d'une histoire faussement articulée dans l'espace urbain foyalais autour du découpage conquête/esclavage/colonisation/libération/assimilation. Conquête pour les statues de d'Esnambuc et de Baude, esclavage, libération et assimilation pour celle de Schoelcher, colonisation et assimilation pour celle de Baude, esclavage et colonisation pour celle de Joséphine.

Les détériorations et mutilations des statues dialoguent sensiblement avec deux discours: d'une part celui du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire et d'autre part celui du *Discours antillais* d'Edouard Glissant. Rappelons qu'au début du *Cahier*, observant la ville coloniale

19. Schoelcher, 1842/1998, pp. 213–214. Selon Camille Darsières, de jeunes indépendantistes de l'OJAM (Organisation de la Jeunesse Anticolonialiste de la Martinique) emprisonnés à Fresnes en 1963 auraient inscrit des passages de cette prophétie de Schoelcher sur les murs de leur cellule.

20. Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Volume 1, 'La République', 1984, pp. XVII–XLII.

21. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris: Seuil, 1994, p. 11

22. Édouard Glissant, 1981, op. cit., p. 155.

23. Édouard Glissant, 1981, op. cit., p. 154.

24. Paul Ricœur, op. cit., 2000, p. 106.

'inerte' qu'est Fort-de-France dans les années 1930. Césaire effectue l'état des lieux qui suit:

Dans cette ville inerte, trébuchée de son bon sens, muette, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime, s'affirme, se libère au grand jour de cette terre sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie. Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté, ni à cette audace.²¹

Tout en effectuant le triste constat de l'inertie de la foule face à des moments-clefs de son histoire exprimée par ces trois statues, Césaire *déplace et déloge* symboliquement l'Impératrice de son piédestal – le deuxième déplacement réel a lieu en 1974 lors des travaux de réaménagement de la Savane –, il évalue la libération de Schoelcher, soupèse l'audace de la conquête de Belain d'Esnambuc et engage de la sorte, sur ces trois statues de Fort-de-France, une réflexion dont les paramètres sont le mépris, la liberté et l'audace.

Quant à Glissant, il stipule qu'il est dangereux d'oblitérer les complexités de l'histoire de la Martinique en l'alignant sur le modèle de l'Histoire de France (siècles, guerres, règnes, crises), parce que ce rapport n'est que le signe d'une pensée assimilée et d'une conception univoque de l'Histoire.²² Les statues vandalisées bousculent donc ce découpage imposé pour planter dans le décor urbain – particulièrement dans le cas de Joséphine et de Schoelcher – au vu et au su de tous, Foyalais, Martiniquais, voyageurs de tous horizons, l'évidence d'une ambivalence, d'une contradiction: celle d'une communauté qui se complaît dans l'assimilation tout en repoussant l'intoxication que provoque cette assimilation. C'est ainsi qu'on a le sentiment que ce que Glissant identifie comme les occasions ratées²³ de l'histoire de la Martinique – le marronnage, la libération de 1848, la départementalisation de 1946 – viennent resurgir dans les consciences de ceux qui estiment que les actes de vandalisme doivent être un moyen pour la communauté de ne pas subir passivement son passé, mais plutôt d'édifier un projet global au sein duquel cette communauté redonne du sens à ces occasions ratées.

Mais est-ce vraiment la façon la plus significative d'effectuer ce devoir de mémoire? Paul Ricœur pose à cet égard une question qu'il convient de repenser dans la situation que je viens d'analyser. 'Comment peut-il être permis de dire "tu dois te souvenir", donc tu dois décliner la mémoire au mode impératif, alors qu'il revient au souvenir de pouvoir surgir à la façon d'une évocation spontanée, donc d'un pathos.'²⁴ Les conditions historiques qui président à la nécessité de ce devoir de mémoire ont déjà été évoquées. Dans un contexte postcontact martiniquais, malgré les efforts des médias, la libération de la parole, et certaines révisions des programmes scolaires d'histoire, les manipulations de la mémoire par les discours officiels imposent encore une certaine clôture identitaire. Ici, l'évocation d'une histoire raturée s'effectue sur le mode du spontané, de l'instinctif, mais aussi du calcul et c'est dans ce sens que je parle de dynamique créatrice qui sous-tend ces actes de vandalisme qui s'inscrivent dans la logique d'une mémoire obligée, et sont une invite à faire acte de mémoire de manière apaisée.

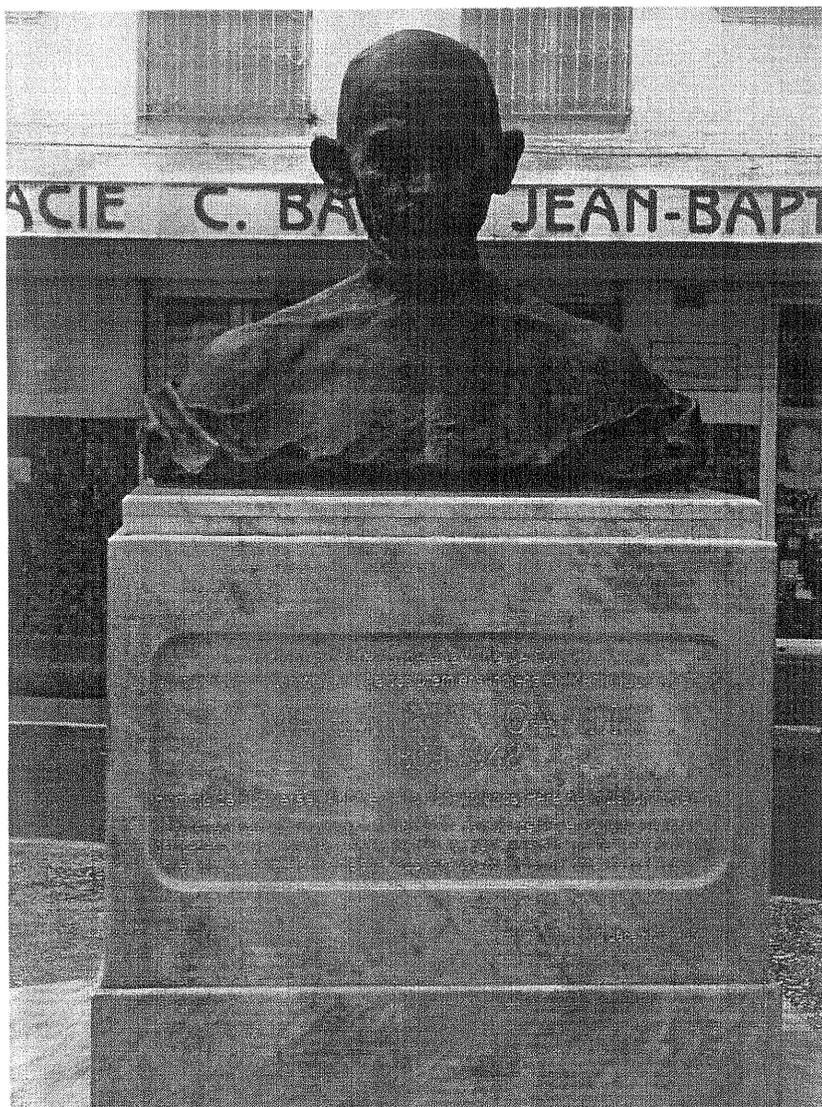


Figure 6

Au Nord-Ouest de Fort-de-France, le buste de Gandhi s'insère dans l'espace urbain pour raviver une autre mémoire. Il a été offert à la ville par le gouvernement de la République de l'Inde via son ambassade, et ce à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de l'arrivée des travailleurs indiens engagés sur les habitations pour remplacer les esclaves libérés en 1848. Il est à noter que le 18 janvier 2004, le gouvernement indien a aussi fait don à la ville de Saint-François en Guadeloupe d'une statue de Gandhi où il est représenté, marchant, un bâton à la main.

Dans le cas de Fort-de-France, pour répondre aux exigences du gouvernement indien, il fallait que le buste soit installé sur une grande avenue. Il a ainsi trouvé sa place à l'une des extrémités de l'unique grand boulevard de la ville, celui du Général de Gaulle. De manière significative,

25. Jean-Pierre Arsaye, *Mémoires d'Au-Béro. Quartier indien de Foyal, Petit-Bourg*; Ibis Rouge, 1998, p. 105.
26. Édouard Glissant, *Le Discours antillais*; Richard Burton, 'Penser l'indianité. La présence indienne dans la réflexion martiniquaise contemporaine', in *Présence de l'Inde dans le monde*, Paris: L'Harmattan, 1994; Raphaël Confiant, *Aimé Césaire une traversée paradoxale du siècle*, Paris: Stock, 1994.
27. Aimé Césaire, op. cit., 1994, pp. 10–11.

non loin de l'emplacement du buste, au bord du canal Levassor, se trouvait le quartier Au-Béro. À partir du début du XX^e siècle, une population descendant des premiers immigrés indiens y vivait dans des conditions misérables et exerçait pour la plupart différents métiers de nettoyage de la ville que personne ne voulait effectuer. Le quartier disparut peu à peu pour des raisons de salubrité publique et fut totalement rasé lors d'un cyclone en 1970.

Sur le socle du buste de Gandhi qui a été inauguré le 12 décembre 2003, on peut lire:

La République de l'Inde à la Ville de Fort-de-France en commémoration de l'arrivée des premiers Indiens en Martinique en 1853.

Mahatma Gandhi (1869–1948)

Homme de l'univers, apôtre de la non-violence. Père de la nation indienne.

La dédicace est suivie d'une pensée de Gandhi:

Je ne veux pas que ma maison soit entourée de murs de toutes parts et mes fenêtres barricadées. Je veux que les cultures de tous les pays puissent souffler aussi librement que possible à travers ma maison. Mais je refuse de me laisser emporter par aucune.

Comme je l'ai déjà signalé, ce buste de Gandhi n'a pas été vandalisé, mais il s'inscrit plutôt dans le cadre de l'intérêt grandissant du gouvernement indien pour sa diaspora, de l'organisation depuis 2003 d'une réunion annuelle à New Delhi de représentants de la diaspora et de l'attribution de visas de longue durée aux membres de la diaspora indienne. Ce qu'il y a de plus important dans le cadre de ma dialectique est le fait que ce buste bloque le travail de l'oubli et fait resurgir cette indianité créole (la pensée de Gandhi inscrite sur le buste est significative à cet effet), cette 'excroissance du monde de l'habitation'²⁵ dans l'En-Ville foyalais. Les actions politiques du Mahatma Gandhi, apôtre de la décolonisation, ne s'inscrivent pas directement dans l'histoire immédiate de la Martinique comme c'est le cas pour Schoelcher, Baude et Joséphine. Toutefois, en plus de raviver les réalités indiennes de l'esclavage à travers les *vestiges* d'Au-Béro, et de rappeler incessamment les mécanismes de l'intégration des communautés indiennes dans le tissu social foyalais et martiniquais, le buste de Gandhi vient dialoguer avec des moments forts de la vie sociale, politique, culturelle et littéraire foyalaise et martiniquaise en général.

Il y a tout d'abord Aimé Césaire, père de la Négritude qui n'a pas su, selon les initiateurs du mouvement de la Créolité et certains autres critiques,²⁶ réunir les branchements indien et africain des Antilles afin de donner substance à son cri identitaire. Il y a le *Cahier d'un retour au pays natal* où le poète se lamente, à la fin des années 1930, qu'il existe dans cette ville, dont il sera maire pendant 56 ans, 'une foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, [...] une foule qui ne s'entasse pas, ne se mêle pas... ne sait pas faire foule'.²⁷ Il y a la loi sur la départementalisation de 1946 qui dessine un contexte sociopolitique permettant à toutes les composantes ethniques de cette foule 'misérable à la fois,

bavarde et muette', de prendre en main les conditions de son assimilation à la France. Il y a enfin Serge Letchimy, maire de Fort-de-France d'origine indienne, qui s'inscrit dans la même lignée politique qu'Aimé Césaire qui, quant à lui, avoue sa fierté d'avoir comme successeur un homme dont il apprécie les réalisations symboliques et les grands travaux urbanistes pour Fort-de-France'.²⁸ La présence de Gandhi dans l'univers urbain foyalais consolide certes la racine indienne et peut-être même le retour à une Inde mythique, mais le choix²⁹ de la pensée qui figure sur le socle du buste amplifie de toute évidence la dynamique hétérogène et caribéenne dans laquelle la nouvelle municipalité de Fort-de-France souhaite s'épanouir.

Depuis décembre 2003, un vaste projet de rénovation de la Savane a été lancé. Selon la direction de la pré-programmation de l'aménagement et de l'architecture,

[...] Dans le cadre de la revitalisation du centre-ville, et de l'attractivité de la capitale, [...] le réaménagement de la Savane doit s'appuyer sur le vécu historique, sociologique et même psychologique de la société martiniquaise en général, foyalaise tout particulièrement. [...] Dans la mémoire collective des Martiniquais, la Savane reste un des fondements identitaires de la capitale foyalaise. [...] Pour mériter pleinement sa fonction de lieu de citoyenneté urbaine, la Savane devra faire référence à la culture, à l'itinéraire historique et identitaire des Martiniquais.³⁰

Il est intéressant de noter que le Monument aux Morts dédié aux combattants martiniquais des Première et Seconde guerres mondiales ainsi que les périodes de la conquête, de l'esclavage, de la colonisation et de l'assimilation représentées par les statues sont perçus par la direction de la rénovation du Parc de la Savane, comme des 'symboliques fondatrices d'un destin commun mais aussi séparatrices et plus porteuses de polémiques que de rassemblement'. Selon les rénovateurs, c'est Aimé Césaire qui symbolise le mieux 'la vocation de rassemblement et d'ouverture à l'universel de la Savane', et sa capacité à articuler une 'symbolique identitaire fondatrice de la nouvelle citoyenneté des Martiniquais'. Dans cette perspective, la Savane devient donc une sorte de *potomitan*, de point de rencontre, traçant des dynamiques humanistes et contemporaines à partir de la synthèse de 'trois piliers: la résurgence citoyenne, la sublimation culturelle et le développement par l'initiative'. Dans ce nouveau projet, Joséphine et d'Esnambuc seront préservés, mais il est prévu que Césaire, Senghor, les Amérindiens, les esclaves et les nègres marrons y aient aussi leur place.

Considérant les définitions anciennes et modernes du terme *citoyen*, qui désigne celui qui appartient à la Cité, l'habitant d'une ville ou encore une personne civique ayant la nationalité d'un pays qui vit en république (*Le Nouveau Petit Robert*), il convient de s'interroger sur le sens que l'on veut donner ici à cette nouvelle citoyenneté des Martiniquais qui s'exprimera à travers ce lieu emblématique que redeviendra la Savane. Les deux définitions assument ici une pleine fonction dans la mesure où c'est la charge symbolique qui émane de ce lieu de mémoire où se sont déroulées diverses manifestations politiques,³¹ militaires, culturelles et sportives, qui permet aux Foyalais d'assumer pleinement une identité foyalaise et aux Martiniquais de ressentir une certaine fierté. Car, dans la mémoire des Martiniquais, qu'ils

28. Anny Dominique Curtius, *Symbioses d'une mémoire*, Paris: L'Harmattan, p. 163.

29. C'est la ville de Fort-de-France qui a choisi cette pensée.

30. Je remercie Suzy Landau, membre du Comité Devoir de mémoire, chargée de mission et responsable des relations internationales de la Ville de Fort-de-France, de m'avoir accordé un entretien lorsque cette étude était en cours de préparation. Je la remercie également d'avoir mis à ma disposition un document articulant les grandes directions de ce projet de rénovation et dont je cite ici quelques extraits.

31. À cet effet, on peut citer les diverses célébrations sous le régime de Vichy, les défilés militaires, les rencontres politiques tels que les célèbres discours d'Aimé Césaire, ou ceux de présidents (le Général de Gaulle, Giscard d'Estaing, Mitterrand) en visite en Martinique, les visites du Roi Béhanzin lors de son exil en Martinique.

32. Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Volume III. 'Les France', De l'archive à l'emblème', 1984, pp. 15-16.
33. Patrick Chamoiseau, 'De la mémoire obscure à la mémoire consciente' in Chalon Serge, (sous la direction de), *De l'esclavage aux réparations*, Paris: Karthala, 2000, p.115.
34. Patrick Chamoiseau, op. cit., pp. 110, 111, 115.

soient foyalais ou non, c'est la Savane qui fait 'battre le cœur' – pour paraphraser Pierre Nora – de la capitale et surtout celui de l'île. La Savane est le haut lieu de convergence de différents moments-clefs de l'histoire de l'île et il me paraît capital de saisir, dans l'utilisation du terme 'résurgence citoyenne' par les penseurs du projet de rénovation, l'importance de l'enchevêtrement de deux discours-souche sur la Savane: celui des habitants de la *cité* et celui des citoyens du DOM-ROM de la République. Mais en rénovant la Savane et en lui donnant la fonction de poumon symbolique dans le cadre de la résurgence d'une nouvelle citoyenneté martiniquaise, ne construirait-on pas aussi un nouveau projet communautaire au sein duquel l'ambivalence, l'esoufflement de la départementalisation sont pris en charge?

Fort-de-France est, selon Pierre Nora, avec Alger, Londres ou Montréal, un lieu 'extra hexagonal' qu'il ne convenait pas de prendre en compte dans son étude *Les lieux de mémoire*, en tant que haut lieu de mémoire pouvant 'faire battre le plus intensément le cœur de la France'. Pour Nora, choisir de tels lieux signifierait faire preuve 'de vagabondage arbitraire'. Aussi fallait-il se concentrer sur 'la prégnance des grandes stratifications temporelles, l'homogénéité des échantillons – sites parlants, lieux lourds et monuments à volonté démonstrative, la sanction du regard collectif ou étranger',³² De toute évidence Pierre Nora ne privilégie pas ainsi une coalescence de divers lieux de mémoire et il semble comprendre et envisager chaque retour sur mémoire comme un repli sur soi, un acte précis, fermé culturellement dans une homogénéité opaque. À Fort-de-France, la Savane rénovée, les statues mutilées et détériorées, celle de Gandhi ouverte sur l'universel sont certes des espaces symboliques 'lourds', fortement restreints au devenir d'une communauté. Cependant, chacun de ces lieux de mémoire échappe à la catégorie du particulier, de 'l'extra hexagonal' dans laquelle Nora les enferme pour rentrer dans la sphère de la mémoire consciente qui est, selon Patrick Chamoiseau, 'la seule envisageable quand le crime est fondateur, car elle va au-delà du tragique de la victime et de l'ivresse de l'agresseur, pour fonder non pas un territoire mais la poétique d'un Lieu ouvert à la Totalité Monde'.³³ En effet, pour Chamoiseau:

C'est [la mémoire obscure] qui nous maintient esclaves de l'esclavage. [...] C'est elle qui donne des ordres quand nous voulons ériger l'esclavage en arme de revanche et de haine, en cathédrale de dénonciations, et de culpabilisations, qui se complaisent dans une blessure maintenue à vif. [...] Elle affecte les liens communautaires, car elle remplace les nécessaires alliances et relations, en des pulsions émotionnelles qui détruisent souvent, qui émiettent parfois, et qui dispersent toujours. [...] Elle est exacerbation silencieuse de la blessure. [...] La mémoire consciente combat l'oubli, mais elle commerce aussi avec l'oubli. Elle accepte le postulat d'une mémoire obscure, et la cherche, et dialogue avec elle. [...] [E]lle soumet toujours cette mémoire obscure aux nécessités de la clairvoyance et de l'élucidation. Elle est la seule envisageable quand le crime est fondateur, car elle va au-delà du tragique de la victime et de l'ivresse de l'agresseur, pour fonder non pas un territoire mais la poétique d'un Lieu ouvert à la Totalité Monde. C'est ainsi qu'elle parvient à ruiner la mémoire obscure par de nouvelles cérémonies, de très libres rituels. La fête entre alors en interaction avec la contrition, le souvenir historique s'émeut d'une alchimie ouverte avec le libre des rêves.³⁴

Dans ce passage d'une mémoire obscure à une mémoire consciente que propose Chamoiseau, le silence des autorités face aux mutilations de Joséphine et de Schoelcher interpelle. Que se passerait-il si la tête de Joséphine et la main de Schoelcher étaient restaurées? Est ce que l'enchevêtrement entre mémoire consciente et mémoire obscure, qui ne fait aucun doute à travers ces actes de vandalisme, disparaîtrait? Mais puisque ce silence semble faire sens depuis septembre 1991, peut-on en conclure qu'il s'articule, dans l'espace urbain foyalais en discours inédit sur le partage des mémoires?

Comment dialoguent les trois dynamiques que j'ai analysées, à savoir les statues de Joséphine et de Schoelcher mutilées, celle de Baude mystérieusement détériorée, le buste de Gandhi et ce nouveau projet de rénovation de la Savane? Le texte qu'écrivent les statues défigurées est le libelle d'une crise avec l'Histoire. Les textes que portent le buste de Gandhi et le projet de rénovation sont témoins d'une relation entre les histoires. Sous cet angle, la départementalisation ne serait pas la concrétisation du déni de soi, comme l'écrivait Glissant en 1981, mais le moteur du besoin de querelle et de relation. L'intoxication que provoque la départementalisation travaille les consciences, pour donner naissance dans l'espace urbain foyalais – c'est le cas aussi dans d'autres lieux en Martinique –, à des symboles de mémoire hybrides aux significations imprévisibles. Il convient de penser au monument de l'Anse Cafard au Diamant dédié à la mémoire des esclaves noyés lors du naufrage du bateau négrier illégal *L'Amélie*.

À Fort-de-France les statues ne meurent pas car les actes de vandalisme qui les défigurent et les projets d'érection d'autres statues sont clairement les inscriptions d'un discours historique qui les reconfigure en tant que hauts lieux politiques de mémoire, afin de faire dialoguer l'histoire officielle et les non-histoires et combler les trous de la mémoire historique.

Références

- Arsaye, Jean-Pierre (2000), *Mémoires d'Au-Béro. Quartier indien de Foyal*, Petit-Bourg: Ibis Rouge.
- Benoist, Jean, Monique Desroches, Gerry L'Etang, Gilbert Francis Ponaman (2004), *L'Inde dans les arts de la Guadeloupe et de la Martinique. Héritages et innovations*, Petit-Bourg: Ibis rouge.
- Césaire, Aimé (1994), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris: Seuil.
- Chalons Serge, Christian Jean-Étienne, Suzy Landau, André Yébakima, (sous la direction de) (2000), *De l'esclavage aux réparations*, Paris: Karthala.
- Chamoiseau, Patrick (2000), 'De la mémoire obscure à la mémoire consciente' in Chalons Serge, (sous la direction de), *De l'esclavage aux réparations*, Paris: Karthala, pp. 109–115.
- Curtius, Anny Dominique (2006), 'Construire une mémoire postcoloniale de l'esclavage dans *Passage du milieu*', in Donatien-Yssa, Patricia, (ed). *Images de soi dans les sociétés postcoloniales*, Paris: Editions Le Manuscrit, pp. 529–543.
- Dorin, Marie Michèle, Nerestan Thierry (1996), *Statues et bustes de Fort-de-France. Structure d'accueil et d'orientation pour l'insertion*.
- Glissant, Édouard (1981), *Le discours antillais*, Paris: Seuil.
- (2005), *Mémoire de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions*, Paris: La Découverte.

- Nicolas, Armand (1996), *Histoire de la Martinique, 1848-1939*, Tome 2. Paris: L'Harmattan.
- Nora, Pierre (sous la direction de) (1984), *Les lieux de mémoire*. Volume I. 'La République'. Paris : Gallimard.
- (1984), *Les lieux de mémoire*. Volume III. 'Les France', 'De l'archive à l'emblème'. Paris: Gallimard.
- Ricœur, Paul (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil.
- Schmidt, Nelly (1994), *Victor Schoelcher*. Paris: Fayard.
- Schoelcher, Victor (1842/1998). *Des colonies françaises abolition immédiate de l'esclavage*. Paris: Éditions du CTHS.
2000. *Sur la Savane. Chroniques d'un haut lieu foyalais*. Musée régional d'histoire et d'ethnographie, Conseil régional de la Martinique.

Suggested citation

- Curtius, A.D. (2008), 'À Fort-de-France les statues ne meurent pas', *International Journal of Francophone Studies* 11: 1+2, pp. 87–106, doi: 10.1386/ijfs.11.1 and 2.87/1

Contributor details

Anny Dominique Curtius is Associate Professor of Francophone Studies at the University of Iowa. Her research is at the crossroad of Postcolonial studies, Francophone studies (West African Cinema, literatures of the Caribbean, the Indian Ocean and West Africa), Comparative Caribbean Literatures and Cultural Studies. Her book *Symbioses d'une mémoire: Manifestations religieuses et littératures de la Caraïbe* was published by L'Harmattan in 2006. She is currently working on a second book entitled *Unveiling the Camouflage: Suzanne Césaire's Caribbean Discourse*.

Contact: Department of French and Italian, University of Iowa, 111 Phillips Hall, Iowa City, IA, 52242-1409, U.S.A.
E-mail: anny-curtius@uiowa.edu